

informations correspondance ouvrières

Regroupement Inter Entreprise

SOMMAIRE

LA RUSSIE

témoignage
et
critiques

LE NUMÉRO

1 franc

mensuel

supplément au numéro 29 - Mai 1964

PRESENTATION

Quatre camarades ont écrit les quatre textes réunis dans cette brochure:

I Impressions de séjour

II Critique du livre de R. Dumont : Sovkhoz ,Kolkhoz ou le problématique communisme.

III Les usines aveuglées

IV Critique du livre de D. Granik : Le chef d'entreprise soviétique.

Peut être pourra-t-on relever des contradictions d'un article à l'autre. Le souci que nous avons eu en les groupant a été moins de faire une construction rigoureuse et théorique que d'aborder les réalités de la société russe. On n'y trouvera donc que peu de références au passé.

D'après les critiques que ces textes ne manqueront pas de susciter , nous verrons si nous devons entreprendre un travail plus théorique pour tenter de préciser les rapports de production et les rapports de classe en Russie.

De toute façon, nous essaierons de poursuivre chaque mois dans I.C.O. un travail d'information et de critique sur la Russie dans la direction esquissée par ces textes.

INFORMATIONS

CORRESPONDANCE

OUVRIERES

impressions de Russie

Le camarade, facteur (préposé) dans l'Ardèche, qui a écrit ce témoignage n'a eud'autre ambition que de dire, sans préjugés, ce qu'il avait vécu et vu en Russie au cours d'un séjour d'un mois comme volontaire du Service Civil International. (S.C.I.) dans un chantier de travail.

"Alors, comment est-ce que c'est là-bas?" C'est le genre de question que l'on m'a souvent posée depuis mon retour d'URSS.

Je tâcherai de répondre à cette question en racontant ce que j'ai pu voir ou entrevoir, et en notant au passage quelques réflexions personnelles. Je n'ai pas la prétention de pouvoir faire un exposé exhaustif... Il ne s'agira que d'un aperçu laissant largement la porte ouverte à la discussion... Comment, après un court séjour en URSS, d'autant qu'il ne s'agissait pas pour moi d'un voyage d'études, comment se sentir capable d'embrasser toute la réalité soviétique

Car "là-bas" c'est un pays immense, la moitié de l'Europe, le tiers du continent asiatique, qui s'étend d'Ouest en Est sur 10.000 km et du nord au sud sur 5000 km... Là-bas, c'est aussi une population de deux cent millions d'habitants parlant cent langues, répartis en 15 républiques fédérées (sans parler des républiques et des régions autonomes)...

C'est l'été dernier que je suis allé en URSS. J'y suis resté environ un mois, je suis parti avec une délégation du S.C.I. pour participer à un chantier international qu'organisaient les komsomols dans un kolkhoze du Caucase.

Pour nous rendre sur notre lieu de travail, nous sommes passés par Moscou. Quant au retour, il s'est effectué par Kiev. Je ne me souviens plus du nombre de jours et de nuits que nous avons passés dans le train. Fort heureusement la plupart des wagons soviétiques sont équipés avec des couchettes. Moscou... Kiev... deux villes bien différentes. J'ai trouvé la dernière beaucoup plus gaie que Moscou. Ce sont les deux seules grandes villes avec lesquelles nous aurons quelques contacts. Pour Moscou, il aurait fallu pouvoir rester une semaine au moins. Je n'ai pas l'intention de me lancer dans une description de ces deux villes. Sur Moscou, je me contenterai de faire deux remarques:

-en empruntant un trolleybus, j'ai constaté que les soviétiques pouvaient très bien se passer de receveur: chaque voyageur dépose trois kopecks dans une boîte transparente, et se fait lui-même la monnaie si besoin est, et prend un billet sur un rouleau disposé à côté. Il faut croire que le contrôle collectif suffit à empêcher les tricheurs. Mais ce bon usage n'est malheureusement pas étendu à tous les moyens de transport.

-A Moscou, sur la Place Rouge, il y a une foule énorme en rangs serrés qui sans discontinuer, se presse pour aller saluer la dépouille de Lénine; à Moscou il y a parfois un jeune poète, qui, la nuit tombée, récite quelques unes de ses oeuvres en plein air. Si un jour vous allez à Moscou, allez flâner sur la place Maïakovski peut-être vous arrivera-t-il comme à nous d'entendre un jeune soviétique déclamer

avec foi un poème de sa composition à la gloire de cet homme, Malakovski, qui rêvait d'une rénovation radicale des formes d'expression inséparables d'un contenu révolutionnaire. La jeune génération soviétique a besoin de reprendre contact avec cette période extrêmement féconde qui a suivi la Révolution et qui s'est terminée en 1930.

CHAOUMIAN: "La rivière qui chante" est le nom du kolkhoze où se trouvait notre chantier international. Il est situé dans le district de Georgievski l'un des trente districts du territoire de Stavropol. Il s'agit d'un kolkhoze moyen ni riche, ni pauvre. Six mille hectares de terre sont consacrés à l'agriculture. Il regroupe trois villages représentant une population totale de trois mille habitants.

Tous a été reconstruit après la guerre qui n'avait laissé que des ruines. Les maisons sont fabriquées en briques de terre sèche et en bois. Elles sont habituellement peintes en bleu clair. Ce sont des habitations fort simples mais très propres. A Chaoumian, 80% des kolkhoziens ont construit eux-mêmes leur maison. Les routes sont larges mais non bitumées. Demain quand les crédits seront débloqués il y aura de belles routes spacieuses. On a prévu grand. En attendant dans cette région du Caucase, il n'y a pas plus d'1/5 des routes qui sont bitumées...

La coopérative kolkhozienne est dirigée par un président assisté d'un bureau. Président et membres du bureau sont élus et contrôlés par l'Assemblée générale des kolkhoziens. Le président est élu à main levée. Il n'y a qu'un seul candidat de présenté. Il n'est pas obligé d'être inscrit au Parti mais en fait il l'est presque tout le temps. On peut être électeur à partir de 16 ans. Les questions importantes sont débattues au cours de réunions générales. A Chaoumian, il y en a au moins quatre par an. Lorsque nous avons demandé combien il y avait de kolkhoziens inscrits au Parti, il nous fut répondu 30%. Je précise qu'en URSS on n'est pas admis à être membre du Parti aussi facilement qu'en France. Il faut longuement faire ses preuves auparavant. Être membre du Parti est une responsabilité mais aussi une espèce de privilège. C'est du moins ce que j'ai pu constater sur place.

Donc, 30% des kolkhoziens inscrits au Parti. Mais comment fonctionne alors la démocratie lorsqu'il y a désaccord entre ceux qui sont au Parti et les autres? "Ca ne s'est jamais produit", nous a-t-on répondu. Et puis, si cela arrivait, nous discuterions. A force de discussions, nous arriverions toujours à nous mettre d'accord. Malgré tous les efforts que nous ferons pour en savoir plus long sur la plus ou moins grande démocratie au sein du kolkhoze, nous ne saurons jamais que ce qu'ils voudront bien nous dire...

Dans le kolkhoze, la terre, le travail, les moyens de production sont mis en commun. Néanmoins, la charte de la coopération prévoit que chaque membre peut posséder un petit lopin de terre n'excédant pas 1/4 ha. En plus de la maison et des bâtiments qui sont dans sa cour, chaque kolkhozien peut posséder une vache de la volaille (50 bêtes), 10 ruches, etc.. Cette petite propriété personnelle au sein de la grande propriété collective est habituellement l'objet de beaucoup de soins. Les produits du petit enclos individuel sont vendus sur les marchés kolkhoziens fort appréciés des soviétiques. Le produit de ces ventes, ajouté aux salaires augmente sensiblement leur revenu. A Chaoumian, les kolkhoziens qualifiés reçoivent de 60 à 100 roubles par mois. Les autres 60 roubles. Le salaire garanti officiellement par l'Etat dans les kolkhozes, est de 60 roubles (1 rouble = 5.50 Frs) - (je n'ai pu retrouver dans mes notes quel était le revenu annuel d'un kolkhozien : salaire + argent provenant de la vente des produits de son lopin de terre).

L'Etat fixe un plan de production à chaque kolkhoze. (pour accomplir cette tâche, les kolkhoziens, à Chaoumian, étaient répartis en trois brigades ayant

chacune son responsable et son petit soviét). On se débrouille pour réaliser le plan aux conditions les plus avantageuses. Tout ce qui sera obtenu en surplus des prévisions reviendra en bénéfices supplémentaires à la coopérative. Chaoumian dispose d'un fonds de sécurité de 60.000 roubles pour faire face aux mauvaises récoltes.

Depuis la mort de Staline, la situation s'est sensiblement améliorée dans les kolkhozes. Depuis 1955 l'Etat paie les produits 30 à 40% de plus qu'auparavant. A cette époque l'écart entre le prix d'achat aux paysans et le prix de vente aux consommateurs des villes servait à financer l'industrie lourde.

La productivité agricole soviétique est nettement inférieure à celle des USA; elle le serait de cinq fois; lorsque nous avons soulevé ce problème à Chaoumian ou dans d'autres kolkhozes que nous avons visités, nos interlocuteurs s'arrangèrent toujours pour éviter le fond du problème en se contentant de mettre la différence de productivité en grande partie sur le compte du climat. Nous n'avons tout de même pas été dupes.

Est-ce une coïncidence? Les responsables du planing que nous avons rencontrés nous ont toujours affirmé que les objectifs demandés par l'Etat avaient été atteints. A croire tous ces gens, il semblerait que tout se passe pour le mieux dans l'agriculture soviétique. Or, tout le monde sait que ça ne tourne pas rond précisément...

Le pays qui consacre près de 50% de son budget pour les fusées et l'armement (il n'est d'ailleurs pas le seul au monde!) ne peut pas allouer des crédits suffisants pour relancer l'agriculture et réparer d'un coup de baguette magique les erreurs commises à l'époque stalinienne.. Le responsable de notre chantier international, permanent komsomol est allé autrefois travailler comme pionnier dans le Kasakstan pour la mise en valeur des terres vierges. Il nous a raconté son expérience; c'était d'ailleurs fort intéressant. Mais s'il nous a vanté les premières récoltes spectaculaires de ces 40 millions d'ha de terres, nouvellement acquises à l'agriculture, il a oublié de nous dire qu'à l'heure actuelle ces fameuses "terres d'abondance" donnent bien du souci à Krouchtchev: le sol s'est érodé d'une façon alarmante et les dégâts ne pourront pas être réparés avant plusieurs années.

La tendance actuelle est à regrouper les petits kolkhozes pour en former de plus grands ou à leur suppression pure et simple, pour créer des sovkhozes. C'est habituellement la dernière solution qui prévaut. En tout cas, c'est ce qui nous a été affirmé là-bas. Or, lors d'une discussion publique, un orateur soviétique nous a affirmé tout bonnement que maintenant l'antagonisme des classes sociales ayant disparu, l'Etat en Union Soviétique, entrait dans le processus de dépérissement tel que le prévoit Lénine. (I) Mais si l'on considère le problème particulier, d'une très grande importance, le problème sovkhoze-kolkhoze, il semble bien que ce soit l'inverse qui se produise. Nous assistons alors à un renforcement de l'Etat puisque le sovkhoze est une entreprise agricole d'Etat dans laquelle les travailleurs dépendent entièrement d'un directeur et sont, en fait, de simples exécutants. Un camarade communiste soviétique reconnaissait qu'il y avait là, bien sûr, une contradiction évidente... En fait, dans le problème sovkhoze-kolkhoze, deux tendances s'affrontent au sein du gouvernement. Mais il est probable qu'à plus ou moins longue échéance l'Etat en vienne à faire disparaître les kolkhozes. La propriété kolkhozienne entretient une "économie monétaire" basée sur le "marché" crée bien des difficultés pour la mise en application des principes marxistes.

(I) il est certain que depuis 1957 une décentralisation s'est faite, mais très timidement. C'est ainsi que par exemple, chaque république dispose d'une "certaine" autonomie.

Au chantier international de Chaoumian, nous étions plus de soixante dix participants. Nous faisons partie de six organisations en majorité communistes. Du S.C.I. nous étions dix neuf. Notre emploi du temps était le suivant: nous travaillions six heures par jour (travail continu), 5h le samedi. Le dimanche, bien entendu était jour de repos. Le reste de la journée était consacré aux discussions publiques et à diverses autres activités. Chaque jour, nous disposions de quelques heures que nous pouvions employer à notre guise. Il nous a toujours été possible de nous promener librement à travers le kolkhoze, ou de prendre le petit car démodé du coin pour aller faire un tour à Georgiewki, ce n'est qu'à une dizaine de kilomètres de Chaoumian. Au cours de ces promenades individuelles en ville deux ou trois camarades ont eu quelques difficultés (vite arrangées) pour avoir voulu prendre en photos des personnes mal habillées ou des maisons vétustes.

Pour le travail, nous étions répartis en deux groupes: les uns étaient affectés aux travaux des champs, les autres, beaucoup moins nombreux, à la construction d'une salle de sports pour l'école secondaire du kolkhoze.

Personnellement, j'ai toujours travaillé à la maçonnerie. Nous y étions vingt volontaires, garçons et filles. Sous la conduite d'un ingénieur, dix maçons soviétiques nous encadraient car, dans l'ensemble, notre compétence était plutôt réduite. Tout s'est admirablement passé. Les rapports dans le travail étaient excellents. Les maçons soviétiques étaient des hommes fort sympathiques. Nous avons certainement beaucoup plus fraternisé avec eux qu'avec les étudiants soviétiques spécialement sélectionnés pour tenir le coup dans les discussions.

Les discussions publiques commencées vers quatre de l'après-midi reprenaient parfois après le dîner pour se prolonger jusqu'à minuit. Devant nous, les soviétiques formaient un bloc sans fissures. Ces réunions étaient quelquefois houleuses et le climat peu propice au dialogue. Dans les conversations privées par contre, l'atmosphère était beaucoup plus détendue, il était alors plus aisé de communiquer et d'aborder certains problèmes.

Je vous dis tout de suite qu'en ce qui concerne le problème chinois, nos camarades soviétiques ont toujours été très réservés. Était-ce parce qu'il y avait parmi nous des volontaires appartenant au "tiers-Monde?" Bien des fois, pour donner une explication à un aspect négatif de la réalité soviétique ou à une contradiction nos camarades communistes nous répétaient "c'est à cause de Staline", "c'est à cause du culte de la personnalité"... A d'autres moments par contre, on vous soulignait que Staline avait cependant accompli de grandes choses et que le pays lui devait beaucoup... Jamais il ne nous a été donné la moindre analyse sérieuse du stalinisme. Un communiste hongrois s'était promis de nous donner satisfaction. Cela ne se fit jamais... Il n'est pas du tout question de vouloir minimiser les crimes de Staline mais ses crimes sont aussi ceux de tout le parti. Les chinois dans un article intitulé "de l'expérience historique de la dictature du prolétariat", avaient peut-être d'après ce que j'ai pu lire, mieux cerné le problème (Remmin Risao 5 avril 1956). Or, s'il est vrai qu'entre les années 30 et la mort de Staline, près de 15 millions de personnes ont été exécutées ou sont mortes dans les camps (parmi eux, la moitié des intellectuels) (C.Bourdet-France-Obs. 2/8/62)- la question mérite pourtant d'être étudiée sérieusement.

Dans la discussion que nous avons eue sur le problème de la coexistence pacifique, nous étions tous d'accord sur beaucoup de points. Cependant, voulant pénétrer plus à fond dans le problème nous avons fait remarquer aux soviétiques qu'à l'heure actuelle il y avait peut-être une situation assez particulière que Lénine n'avait pas prévue, celle du risque de la disparition presque totale de l'humanité par une guerre thermo-nucléaire. "Mais Lénine, dans certains de ses écrits, a envisagé cette éventualité", nous a-t-on répondu. (personnellement je ne suis pas apte à juger si cela est

-5-

vrai, mais je constate que Khrouchtchev dans une interview accordée aux socialistes français, faisait remarquer que le risque de guerre atomique était une donnée nouvelle non prévue par Lénine). Mais alors la survie de l'humanité prise comme un tout, dans quelle mesure peut-elle se justifier uniquement d'un point de vue de classe? Notre question demeura sans réponse... Lorsque nous avons abordé le problème de l'art et de la littérature, la discussion a été particulièrement tendue. Personnellement, je ne croyais pas qu'à l'heure actuelle en URSS, on puisse encore être aussi conservateur dans ce domaine. Au nom de la fameuse théorie du "Réalisme Socialiste" tout l'art non figuratif- sans faire la distinction du bon et du mauvais- est impitoyablement condamné. Un communiste de Grande-Bretagne n'en revenait pas. Comment les soviétiques pouvaient-ils avoir une conception aussi étriquée? "L'Art, nous a-t-on affirmé, doit exprimer le point de vue du Parti ". En parlant de la sorte, nos camarades ne faisaient d'ailleurs que reprendre le point de vue officiel du Parti. (Discours de L. Ilitchev, 17/12/62): "il faut continuer à lever bien haut l'étendard du réalisme socialiste. Nos écrivains et nos platiciens sont les auxiliaires fidèles du Parti ". Un critique d'art célèbre fait une remarque très juste à ce sujet: " c'est le style tsariste que défendent avec acharnement les officiels de l'URSS "...Ce faisant, l'URSS se met en travers de l'évolution normale, empêche l'éclosion de son art propre. C'est par un excès de hâte, il me semble qu'elle commet cette erreur ..Elle n'a pas tort de vouloir un art prolétarien mais encore faudrait-il qu'elle lui laisse le temps de naître..." D.H. KAHNWEILLER.

La seule usine que nous avons visitée durant notre séjour à Chaoumian est l'usine Armaturi. C'est l'usine la plus importante de Georgievski. C'est une fabrique de vannes et d'éléments de tuyauterie utilisés pour le pétrole. Trois mille personnes y travaillent, dont onze cents femmes. C'est une usine bien équipée, mais assez ordinaire. Je veux dire par là qu'elle n'a rien à voir avec ces usines "dernière mode", que l'on aime faire visiter aux étrangers.

Nous avons d'abord été reçus dans la salle des conférences qui sert aussi à l'occasion, de salle de théâtre et de cinéma. Le directeur vêtu très modestement, n'avait rien de pontifiant. C'est un ancien ouvrier qui a franchi tous les échelons de la hiérarchie pour être finalement nommé à la tête de l'entreprise après le départ des Allemands. Il nous a fait un rapide exposé pour nous présenter "Armaturi". Il nous parlait debout, dans un petit boxe peint en rouge, juste devant le plateau de la scène. Derrière lui, le dominant, assis à une table, le responsable du Parti de l'usine trônait sur la scène. Durant tout le temps des entretiens, ce dernier se tenait coi, se contentant de promener un regard sur l'assistance. C'est peut-être aller vite en jugement et être injuste, mais il avait tout l'aspect du "bonze" en place, avec tout ce que nous attachons de péjoratif à ce mot.

A Armaturi, les salaires se répartissent de la façon suivante:

- l'ouvrier qualifié gagne 110 à 125 roubles par mois (1 rouble = 5.50 Frs)
- les ingénieurs et le personnel technique entre 100 et 200 roubles
- les manoeuvres: 80 roubles.
- certains apprentis: 40 à 50 roubles.

Dans l'ensemble, le personnel paie un loyer de 3 à 10 roubles par mois. Malheureusement, l'usine n'a pas assez de logements. Le directeur reçoit souvent des doléances à ce sujet de la part des ouvriers. C'est lui-même qui nous l'a dit.

Les cantines sont extrêmement bon marché. D'autre part, les familles ont à leur disposition deux jardins d'enfants et une crèche, sans avoir quoi que ce soit à payer. Pour les ouvriers qui veulent continuer à étudier, beaucoup de facilités leur sont données: réductions d'horaires, congés supplémentaires... La semaine de travail est de 41 h. Sept heures par jour, sauf le samedi et les veilles de fêtes où

l'horaire est de 6 heures. Il y a douze jours de congés par an. La retraite est à 60 ans pour les hommes (après 25 ans de travail) et à 55 ans pour les femmes (après 20 ans de travail).

Toutes ces dispositions concernant la semaine de travail et la retraite valent pour toutes les républiques d'Union Soviétique. J'ajouterai que la journée de 6 heures a été introduite pour certains ouvriers travaillant au sous-sol ou dans les ateliers à feu. D'autre part, pour les personnes ayant des salaires particulièrement bas, la retraite est à 100% du salaire.

Etant donné que l'URSS a environ 40% de sa population employée dans l'agriculture (20% en France), il y a certainement un déplacement de la main d'œuvre du secteur primaire vers le secteur secondaire, donc logiquement, il devrait y avoir des paysans des environs qui quittent le sovkhoze ou le kolkhoze pour venir travailler à Armaturi. Nous avons posé une question dans ce sens: "Non, contrairement à ce que vous pensez, nous n'avons pas d'ouvriers qui viennent des sovkhozes ou des kolkhozes, nous a-t-on répondu. Nous nous plaignons constamment de manquer de personnel. Nous pouvons même vous affirmer que durant la saison des grands travaux agricoles, quelques uns de nos ouvriers vont s'embaucher comme tractoristes dans des sovkhozes ou kolkhozes." Nous n'avons pas insisté, mais cela nous a néanmoins surpris.

Nous sommes passés ensuite à la visite de l'usine. A l'entrée de chaque atelier, trois personnes nous attendaient: le chef d'atelier, le responsable komsomol et le responsable syndical. Une chose m'a immédiatement frappé: les cadences étaient rapides. Ça me rappelait la vie infernale de chez Renault. Ce n'était plus le rythme du travail que j'avais pu observer jusque là chez les travailleurs des champs ou les travailleurs du bâtiment. En France, l'ouvrier se bagarre (théoriquement, car en fait !) pour la diminution des cadences, pour un rythme de travail plus humain. A Armaturi, c'est l'inverse qui se produit. C'est la course à la production. C'est à celui qui réussira à en faire le plus. C'est la grande compétition savamment orchestrée. A l'entrée de chaque atelier figure en bonne place un tableau indiquant les performances de chacun. J'ai remarqué que parfois des ouvriers avaient près de leur machine un petit fanion rouge. Bien entendu cela m'intriguait; je me suis donc renseigné: "le fanion rouge, m'a-t-on répondu, c'est la distinction que nous accordons aux travailleurs de choc".

Après la visite de l'usine, le directeur, avant de prendre congé, nous a demandé si nous n'avions pas encore quelques questions à poser, quelques remarques à faire. Je lui ai redit mon étonnement devant un tel système de compétition dans le travail. Il a souri et s'est contenté de me répondre: "Vous ne pouvez pas comprendre chez vous, en France, vous n'êtes pas sur les mêmes bases que nous ..."

Au cours de notre chantier international à Chaoumian, un dimanche, pour tous ceux qui le désiraient, une voiture fut mise à notre disposition pour aller assister à un office religieux dans l'église orthodoxe de Georgievski. L'église était archi-comble. Un très vieux pope, à barbe blanche officiait. L'assistance était surtout constituée de femmes assez âgées. Pendant la messe, un autre pope d'une trentaine d'années, celui-là, donnait le baptême au fond de l'église à trois nouveaux nés. Il paraît qu'il en est de même chaque dimanche. Il existe donc une certaine liberté de culte en URSS, mais le gouvernement n'a pas pour autant, abandonné la lutte anti-religieuse. Il fait une pression constante contre les croyants par toutes sortes de procédés pour parvenir à l'extinction totale du sentiment religieux...

Combien de fois durant notre séjour en URSS, ne nous sommes-nous pas entendu dire: "Rappelez-vous dans quel gouffre de misère était plongé notre pays à l'époque des tsars, et constatez tout ce qui a été réalisé depuis la Révolution, et

C'est certain, il y a un bilan assez éloquent. Les spectaculaires réalisations dans le domaine technique et scientifique ne sont plus à raconter. C'est impressionnant. L'analphabétisme n'existe plus. Avant la Révolution, 80% de la population était illettrée. Les 3/4 des enfants ne fréquentaient pas l'école. Un effort considérable a été fait pour dispenser l'enseignement à tous les niveaux.. L'ins-truction supérieure cesse d'être un privilège; celui qui en a les capacités y accède aisément (en France, 4% seulement des fils d'ouvriers fréquentent l'université). Des Centres culturels, ces fameux "palais de la culture", sont abondamment répandus à travers tout le pays. Les livres et les disques sont extrêmement bon marché (pour 1 rouble vous avez un grand disque microsillon 33 tours). L'éducation physique et le sport tiennent une grande place dans la vie soviétique. D'énormes moyens ont été mis en oeuvre pour qu'une large part de la population puisse effectivement faire du sport. En URSS, la femme est réellement l'égale de l'homme... Je note en passant que les femmes occupent là-bas 50% des postes de direction ou des emplois de spécialistes elles représentent le tiers du Soviet Suprême. La mortalité infantile a été ramenée à des proportions normales. L'accroissement de la population depuis 1930, malgré les pertes de la guerre, 18 millions, vient moins de l'augmentation des naissances qui reste sensiblement le même qu'avant la Révolution, que de la diminution de la mortalité et surtout de la mortalité infantile... Tous les soins médicaux, du moindre pansement à l'opération la plus compliquée sont gratuits. Au point de vue hygiène et sécurité des quantités de mesures ont été prises pour lutter contre la maladie et diminuer le nombre d'accidents.

Le plein emploi est une chose acquise...et la journée de travail a été considérablement réduite et le sera encore dans les décennies à venir. Dans l'en-semble les transports sont bon marché. De jour en jour, les moyens de communication s'améliorent. Dans les chemins de fer, on est en train de passer entièrement au diesel et à la traction électrique. A noter qu'à l'intérieur du pays, l'avion n'est pas beaucoup plus cher que le train.

A côté de cela, il ne faut pas cependant oublier les ombres du tableau.

S'il est frappant qu'un certain nivellement social a été réalisé, on ne peut cependant pas dire que les classes sociales ont disparu. Malgré de timides efforts, nous sommes encore bien loin de la suppression des différences entre travail des villes et des campagnes, entre travailleurs manuels et intellectuels. En face des salaires de l'usine Armaturi, ou de ceux du kolkhoze Chaoumian, il faut savoir que certains hauts fonctionnaires peuvent gagner entre 1000 et 2000 roubles. Ca fait quand même une sacrée différence. Il serait intéressant de savoir combien ils sont à bénéficier de ces salaires.

Si vous avez les capacités de grimper dans la hiérarchie sociale, en un mot, si vous pouvez vous placer du bon côté de la barrière, vous pourrez peut-être allègrement chanter le socialisme et survivre à l'avenir. Mais pour les autres moins doués, moins favorisés, par la nature, je pense à certains ouvriers, certains paysans, que leur reste-t-il pour faire entendre leur voix? Le Parti? Le Syndicat??

L'inégalité des revenus dans une entreprise est quand même plus ou moins, qu'on le veuille ou non, un signe d'exploitation. Si la plus-value, en URSS ne va pas à un patron, à des capitalistes, elle va à un Etat. Cet Etat la répartit suivant le Plan. Si une partie va, bien sûr, à l'enseignement, à la recherche scienti-fique, à l'agriculture, etc.. une autre partie, et non la moindre, va cependant à l'entretien d'une bureaucratie, à l'armement... Dans tout cela les catégories

sociales les plus défavorisées paient la note plus lourdement que les autres.. Ce n'est plus l'époque où les bolcheviks étaient convaincus que la marque du socialisme était l'égalité des revenus. K. déclarait dernièrement à des chefs d'entreprises américains: "notre système repose sur la hiérarchie des salaires qui sont déterminés dans l'industrie et l'agriculture, en fonction de la quantité et de la qualité du travail et du rendement. Le travailleur est intéressé à la production et il est encouragé à produire davantage par la hiérarchie des rémunérations". (durant mon séjour en URSS je n'ai pas pu me procurer l'éventail complet des salaires, c'est bien dommage).

Les étudiants sont incontestablement les enfants gâtés du régime; ils ont un salaire; logements et cantines sont à bon marché; au plus, avantage immense, ils ne font pas de service militaire. Mais les autres, eux, se tapent deux ou trois ans. Que faut-il penser de cela?

Certes les livres sont extrêmement bon marché et c'est du papier de bonne qualité. (les soviétiques lisent énormément, ils ont un immense appétit de culture). Mais de très nombreux livres que vous pouvez trouver aisément chez nous ne sont pas édités là-bas, ou lorsqu'ils le sont, on réduit volontairement le tirage pour minimiser l'influence qu'ils pourraient avoir. Dans le domaine artistique et littéraire s'il y a un certain dégel, c'est encore bien loin du "feu vert".

Comment un soviétique peut-il vraiment s'informer puisque la liberté de la presse n'existe pas. On m'a dit que depuis 1956 la presse polonaise et yougoslave, un peu libre, jouait un rôle considérable pour l'information en Union Soviétique. Pour ne citer qu'un exemple la revue polonaise "Nowa Kultura" a 100.000 abonnés en URSS.

On construit beaucoup, certes. Beaucoup plus qu'en France, mais jusqu'à ce jour la crise du logement dans les villes est loin d'être récorbée. C'est une source de beaucoup de mécontentements.

Il y a un désaccord criant entre le niveau de vie de la population (inférieur à celui de la France) et l'infrastructure générale industrielle et scientifique. Le système de distribution est absolument lamentable. Il est quand même assez choquant que les habitants soient obligés de faire la queue pour obtenir la moindre chose. On a trop longtemps négligé le secteur des biens de consommation courante considéré comme une affaire secondaire. Pourquoi les soviétiques doivent-ils payer à des prix aussi exorbitants les chaussures et les vêtements? Tant que l'augmentation de la production agricole ne sera pas plus rapide le niveau de vie de la population ne pourra que difficilement monter. Pourrait-on demander longtemps encore aux soviétiques de faire des sacrifices? Il est quand même normal que les gens désirent mieux manger, mieux s'habiller.. On leur prône à grand renfort de propagande le communisme pour très bientôt.. Mais il faudra encore attendre longtemps..

N.B.: des camarades du S.C.I. qui étaient déjà allés faire un chantier en URSS il y a trois ans, m'ont fait remarquer que depuis leur dernier séjour dans ce pays, ils avaient noté des changements considérables, une certaine amélioration dans le niveau de vie et une évolution psychologique considérable...

Plusieurs fois, au cours des soirées folkloriques auxquelles nous avons été invités, nous avons eu l'occasion d'écouter un chant intitulé: "est-ce qu'un russe veut la guerre?" - Les soviétiques veulent-ils la guerre? Absolument pas.

Je ne dis pas cela du fait que le mot "MIR" (Paix) est écrit partout, même sur les sacs de bonbons, mais pour deux raisons. Les soviétiques n'ont quand même pas oublié la dernière guerre. Elle leur a coûté trop cher: leurs territoires les plus riches ont été dévastés et ils ont perdu 18 millions de morts. D'autre part, les soviétiques ont devant eux d'immenses perspectives. Ils ont des projets fantastiques à réaliser. Ils aiment répéter qu'ils préparent le XXI^e siècle qui sera une ère d'abondance. Comme dans la compétition économique, technique et scientifique ils sont sûrs de vaincre, une guerre serait absolument catastrophique pour eux. Tout ce qui peut amener une détente entre les blocs est salué là-bas, avec beaucoup d'enthousiasme. Nous nous en sommes bien rendus compte lorsque les derniers accords ont été signés. Une politique de détente réelle permettrait de diminuer la part du budget consacré à l'armement et de ce fait, donnerait la possibilité de réduire bien des contradictions criantes au sein du régime.

Je crois volontiers ce que certains affirment, à savoir que les explosions atomiques d'il y a deux ans auraient provoqué bien des remous dans la masse du peuple. Les braves gens n'ignorent pas combien cela leur coûtent ces petits feux d'artifice.

D'après toutes les conversations que nous avons pu avoir là-bas et tout ce que nous avons pu observer les soviétiques prennent certainement beaucoup plus à coeur ce problème de la Paix que ne le font les français.

oooooooooooo

L'agriculture

" SOVKHOZ, KOLKHOZ, ou le PROBLEMATIQUE COMMUNISME. "

René DUMONT - Edition Esprit.

Si René Dumont désirait de longue date faire un voyage d'études en Russie, tous les lecteurs de ses précédents ouvrages attendaient avec non moins d'impatience le livre qu'il ne pouvait manquer d'écrire sur l'évolution du secteur agricole dans ce pays. Nous sommes gâtés, car en plus d'une étude critique de l'agriculture russe, René Dumont reprend et enrichit le bilan qu'il nous avait présenté dans "Terres Vivantes". Grâce à sa manière très concrète de nous présenter les problèmes de l'agriculture dans le monde entier, il nous apporte ainsi une documentation extrêmement précieuse. A nous de l'utiliser. Pour nous y aider, René Dumont en conclusion de son livre, nous expose même sa propre conception du socialisme conscient enfin que les problèmes qu'il étudie en spécialiste ne trouveront leur solution que dans le cadre plus général de la transformation radicale de la société toute entière.

En fait, ces soixante dernières pages de son livre doivent être considérées comme un autre ouvrage et il nous est impossible d'en parler sérieusement sans prendre le temps de la réflexion. D'ailleurs les trois premières parties du livre, consacrées seulement à l'agriculture russe, suffiront amplement à notre commentaire d'aujourd'hui.

Reprenant la méthode utilisée dans "L'Afrique noire est mal partie" René Dumont expose en premier lieu les principales causes des difficultés agraires soviétiques: lourd handicap géographique et historique, "erreurs" politiques et économiques. Si presque tout le monde sait qu'à la veille de la révolution de 1917 l'agriculture tsariste avait deux siècles de retard par rapport à l'Europe, on ignore généralement que les conditions climatiques rendent impropres à la culture une immense

partie du territoire russe, et que même les régions plus favorisées et fertiles sont handicapées par une pluviométrie insuffisante et irrégulière. On a beau avoir appris à l'école que climat continental = froid et sécheresse, il faut des chiffres pour se rendre compte. En quelques pages, René Dumont nous les donne.

Puis il passe à un historique de l'évolution de la politique agraire depuis la révolution. Il est impossible à quiconque de retracer l'historique de la Russie depuis 1917 sans prêter le flanc à toutes sortes de critiques. Et René Dumont n'y échappe pas. Comme nous n'avons pas la prétention de lui opposer en quelques lignes, nos propres opinions sur un sujet si vaste, force nous est bien de ne signaler que ce qui est le plus discutable ou le plus intéressant. Mais commençons par résumer sa conclusion de cette première partie du livre:

"Les handicaps essentiels de l'agriculture soviétique qui persistent (en plus des conditions géographiques) sont:

- quatre bains de sang (guerre civile, collectivisation brusquée, purges de 1937 et guerre de 1941-45) qui ont véritablement massacré l'élite soviétique: pour la révolution et la défense du pays mais aussi par les monstruosité stalinienne.

- Le sous-développement de 1913, qu'un demi-siècle si trouble pendant lequel l'agriculture fut sacrifiée à l'industrialisation, n'a pas encore permis de rattrapper.

- L'effort militaire si tendu à partir de 1935, puis à nouveau après 1950 et encore plus à partir de 1958, accapare une proportion excessive des ressources du pays, arrête l'élévation du niveau de vie, donc la stimulation au travail du kolkhozien.

- Le contrôle du parti récemment resserré, sur les agronomes et les paysans, freinant toute initiative sérieuse à la base de la part de gens qui ne "participent" pas vraiment; il se substitue même aux spécialistes de l'administration".

(page 64).

René Dumont consacre ensuite une centaine de pages à ses visites, ses contacts et ses discussions, dans les kolkhozes et sovkhosés qu'il lui fut permis de voir. En annexe en une vingtaine de pages figurent les données chiffrées de l'économie de ces exploitations agricoles étudiées par l'auteur. C'est dire qu'une fois de plus René Dumont s'efforce de nous fournir un tableau complet, vivant, humain, technique, de ce qu'il a vu. Chacun peut y puiser selon ses préoccupations. De la conclusion de cette seconde partie du livre, nous extrayons ces quelques passages:

"L'accélération nécessaire des progrès agricoles se heurte aussi à l'insuffisante attention que la majorité des travailleurs semble lui porter. Comment réellement parvenir à intéresser directement tous les participants, du kolkhozien au chercheur, matériellement et même spirituellement, à la grande oeuvre?

...La subordination du technicien au politique paraît d'autant plus grave qu'elle s'accompagne d'une déstalinisation insuffisante, d'une corruption et d'un carriérisme trop répandus. La gestion bureaucratique (René Dumont ajoute en note que sa mise en cause n'est pas celle du régime. Nous pensons le contraire), dans de telles conditions, constitue un frein au développement d'autant plus grave qu'elle s'accompagne souvent de dogmatisme, spécialement à l'égard du secteur privé...

...A ce point de notre étude, nous pouvons déjà conclure formellement que le plan agricole 1980 ne sera pas atteint, sans de très profondes réformes de structures".

(page 167).

La troisième partie du livre, également une centaine de pages, comporte une analyse critique du présent et des promesses faites pour le proche avenir. Le titre en est significatif: "Le communisme est-il accessible dès 1980?".

Et sa conclusion enchaîne sur la précédente:

"Depuis 1930 aucun des plans agricoles soviétiques n'a été atteint. Depuis 1958 le progrès est redevenu très lent. Trop ambitieux les plans agricoles soviétiques 1970-1980 ne seront sûrement pas atteints; sauf réformes de structures extrêmement profondes et irréalisables dans l'ambiance actuelle. (c'est nous qui soulignons).

"...La plus grande chance de relèvement résiderait dans une initiative rétablie à tous les degrés, pour les modalités d'exécution pratiques d'un Plan que chacun aurait contribué personnellement à établir.

"...Il faudrait ...une déstalinisation poussée, qui libérerait les capacités d'initiative et d'innovation souvent brimées des kolkhoziens et sovkhosiens, techniciens, agronomes, chercheurs et économistes, en les dégageant d'une tutelle politique excessive".

(page 263).

Nous venons de donner une idée de la structure de l'ouvrage récent de René Dumont. Un tel livre ne peut se résumer, il doit être lu. Notre essai de critique ne sera compris d'ailleurs qu'à cette condition, sauf peut-être pour les vieux militants à qui toutes ces questions sont familières, parce que presque vécues et tellement discutées.

Première remarque: si "Terres vivantes" nous donnait un bilan comparatif des structures agricoles actuelles dans le monde, la comparaison n'était que timidement amorcée par rapport aux structures souhaitées, c'est-à-dire par rapport à celles d'un socialisme ou d'un communisme même si nous savons, d'accord avec Dumont, que ce communisme sera "éternellement imparfait et constamment perfectible". En nous exposant ses idées sur ce que pourrait être ^{ce} socialisme, René Dumont a fait un sérieux pas en avant, car lui-même est amené à reconnaître que des obstacles de taille s'opposent à une simple évolution de ce qui est vers ce qui devrait et pourrait être. Nous l'avions dit à propos de "Terres Vivantes" Dumont est hanté par le problème de la Faim dans le monde, et par conséquent, son souci de technicien de l'efficacité à court terme l'emportait sur la préoccupation d'une transformation profonde et révolutionnaire de la société. Il semble, bien qu'il soit encore trop confiant, ou naïf, qu'il se soit rendu compte qu'en réalité l'efficacité qu'il souhaite n'est possible que moyennant cette transformation révolutionnaire.

Seconde remarque: René Dumont nous parle des "erreurs" léninistes, staliniennes, kroucheviennes. Mais sans les guillemets. Or, il ressort de toutes ses explications que ces "erreurs" sont le résultat d'une politique cohérente et délibérée. Le terme "d'erreurs" prête alors à confusion. Admettre en parlant d'erreurs que la classe dominante en Russie a de bonnes intentions communistes, est un non sens. Nous ne jouons pas sur un mot. Nous refusons l'ambiguïté.

Non, René Dumont, les dirigeants du parti communiste russe ne sont pas des socialistes. Ces hommes ont voulu édifier et veulent maintenir et renforcer un régime de capitalisme d'Etat, que tu nous décris si bien et si concrètement. C'est pourquoi, par exemple, ils ne "décentralisent" que dans la mesure où parallèlement ils peuvent étendre et approfondir le contrôle du parti au sein des plus petites unités sociales ou économiques, nécessaires pour une meilleure productivité. En fait, ils préfèrent, comme le capitalisme occidental, isoler l'individu en le noyant dans

de grands ensembles pour mieux l'insérer dans un conditionnement totalitaire. L'agrandissement unitaire des kolkhozes illustre cette politique.

Nous pourrions dire: tu perds ton temps à conseiller ces dirigeants qui n'utilisent de ton travail que ce qui les sert. Mais heureusement tes études ont un intérêt général incontestable. Un exemple: il ressort de ton analyse que la taille optimale d'une exploitation agricole (point de vue efficacité donc) rejoint celle également optimale, d'une gestion véritablement collective, ou peut la rejoindre moyennant une élévation du niveau technique des travailleurs (voir pages 240 et 241), même sans "vrai chef d'orchestre", comme tu le suggères.

"La compréhension et l'engagement de chaque individu est indispensable en agriculture", dis-tu, "bien plus qu'en industrie", ajoutes-tu. Mais non, c'est pareil. Une haute productivité n'est possible en industrie qu'aux mêmes conditions. Autrement, ça tourne bien sûr, mais grâce à un encadrement pléthorique et à la collaboration "informelle" des techniciens et des ouvriers qui ne peuvent vivre constamment en lutte ouverte contre les dirigeants.

N'oublions jamais que les classes dominantes se sont approprié non seulement les biens désignés sous le vocable de capital (terres, usines, etc) soit à titre privé, soit collectivement au travers des nationalisations, mais aussi et c'est peut-être actuellement le plus important, le monopole de la culture et des connaissances scientifiques et techniques supérieures, y compris notamment celles de "l'organisation", lesquelles gouvernent la nouvelle révolution des sociétés industrielles. Quant aux connaissances techniques ou générales inférieures, c'est bon pour les multiples catégories d'exécutants nécessaires au fonctionnement de la grande machine industrielle, économique et sociale.

René Dumont déplore que la révolution de 1917 n'ait pas su ou pu sauvegarder les progrès techniques déjà acquis. C'est exact pour l'agriculture, mais aussi pour l'industrie, malgré de plus grandes concessions faites pour retenir ou attirer les techniciens. C'est le prix de toute révolution, puisque la classe dominante et ses alliés parmi les classes d'appui ont le monopole de cet acquit technique et culturel. Nous ne pouvons compter, pour les préserver, que sur les couches moyennes de la hiérarchie des sociétés industrielles actuelles et sur quelques spécimens rarissimes des "élites", chères à F. Perroux, ceux qui, comme René Dumont, s'engagent à être aux côtés des ouvriers et paysans. (page 310).

En Russie, c'est une nouvelle classe dominante qui a tiré les marrons du feu de la première révolution et qui possède et tend à garder jalousement l'acquit technique et culturel. Ce n'est pas par "erreur" que la proportion des fils de milieux dirigeants est plus importante dans les Universités que celle des autres couches de la population. (page 320).

Puisque nous parlons des dirigeants russes (R. Dumont les énumère: intellectuels, hauts fonctionnaires, responsables du Parti), voyons quelles sont leurs préoccupations essentielles en ce qui concerne l'agriculture. Industrialiser celle-ci, la rendre plus efficace, en adoptant au besoin les suggestions de René Dumont, mais avant tout n'avancer dans cette voie qu'à la condition de créer et mettre en place l'encadrement semblable à celui de l'industrie. Ce n'est pas rien, quand il s'agit comme en Russie, de la moitié ou presque, de la population. Car nous l'avons dit, pour tenir bien en mains les travailleurs, il faut un encadrement pléthorique surtout l'encadrement autoritaire, en l'occurrence politique et étatique, plus difficile à former et imposer que l'encadrement technique, administratif et économique. Les plus importantes difficultés de l'agriculture russe (voir pages 186 et 187) sont davantage de cette nature que d'ordre technique, même s'il est vrai que l'agronomie

est particulièrement allergique au dogmatisme.

Quant aux travailleurs des sovkhozes et des kolkhozes c'est une résistance assez confuse qu'ils opposent à leur prolétarianisation. Mais plus celle-ci s'affirmera, plus leur résistance ressemblera à la lutte ouvrière dans l'industrie. Ce qui retarde cette évolution, c'est l'attachement des paysans kolkhoziens à leur lopin de terre individuel. Mais, et René Dumont nous le dit (pages 207 et suivantes) ce lopin de terre n'est maintenu que parce qu'il est encore indispensable. Ce secteur privé "ravitaillé, pour l'essentiel, la grande majorité des tables rurales ainsi qu'une partie des villes, en production animales et horticoles". Du point de vue de l'efficacité à court terme, nous savons bien que tous les régimes exploitent l'ardeur du salarié à domicile qu'est le petit paysan, à l'instar de l'artisan devenu sous-traitant avantageux d'une grosse firme. Mais nous savons aussi qu'il s'agit d'une étape provisoire avant l'intégration totale, laquelle exige d'être préparée par la mécanisation et l'encadrement adéquats.

Cette intégration totale, elle est en marche dans tous les pays, comme nous le constatons en France. Elle prend des formes diverses suivant le niveau de développement. Elle bouleverse bien des notions périmées, y compris celle de la condition paysanne qui tend à rejoindre celle de condition d'exécutant plus conforme aux structures de la société industrielle.

Une révolution reste donc à faire. Non celle qui permettrait à chaque individu d'avoir les mêmes chances "d'arriver", de "s'élever", de "changer de vie" de "changer de classe", de devenir "décisionnaire" et que prônent les Louis Armand, Baréts, etc.. Cette révolution là, c'est celle des techno-bureaucrates. Si nous voulons que tout homme ait droit à l'instruction et à la culture, ce n'est pas pour grimper plus facilement l'échelle d'une hiérarchie dominée par des "décisionnaires" si nous voulons, comme Louis Armand, que tout homme puisse bénéficier d'une formation continue et changer de métier au cours de sa vie, ce n'est pas en vue d'être coopté par une classe dominante. Si nous voulons que tout homme puisse travailler selon ses goûts et ses capacités et donner le meilleur de lui-même à ce travail, ce n'est pas pour que des privilégiés l'exploitent. En régime d'exploitation, tout est faussé. Le livre de René Dumont ne peut que nous renforcer dans notre volonté de travailler à préparer la nouvelle révolution contre capitalistes, technocrates, et bureaucrates. En ce qui concerne la classe dominante russe, nous savons tout ce qu'on peut en attendre depuis Cronstadt jusqu'à Budapest.

1- USINE

oooooooo

les usines aveuglées

Les ouvriers de France, et en général d'Europe occidentale sont habitués à voir utiliser la lumière du jour dans les usines. Certes, il existe bien des ateliers passablement mal éclairés; mais l'idée de supprimer complètement l'éclairage et l'aération naturels, organisés habituellement au moyen de toits vitrés et de fenêtres, n'a surgi jusqu'à présent (et encore sous réserve de vérification) qu'au Canada et dans certains établissements industriels des Etats-Unis.

Mais voilà que des indications recueillies dans les milieux ouvriers signalent que dans ce pays l'édification d'usines en quelque sorte aveuglées, "bezfonarny" et "bezokorny" s'étend considérablement au cours des dernières années; ces

termes signifient "sans toits vitrés" et sans fenêtres".

Voici une liste des usines de ce type qui est loin d'être complète: Usine d'autobus de Likino (région de Moscou); le combinat des fibres artificielles de Kline (région de Moscou); usine d'automobiles de Briansk; usine de transformateurs de Zaporojie (Ukraine) et dans cette même ville l'usine des voitures de petite cylindrée; usine des machines-outils automatisées de Kiev; usine des moissonneuses-batteuses de Krasnoïarsk (Sibérie); -il y a dans cette même ville la construction projetée d'un énorme immeuble industriel, toujours sans lumière du jour, pour la fabrication d'articles techniques en caoutchouc- usine du "Stroïdormach" pour la construction de machines pour le tracé des routes; usine "Le Bolchévik"; usine de constructions mécaniques d'Eletsck; usine d'outillage de précision de Vinnitsa (Ukraine); usine Mariisk de pièces détachées pour appareils de radio à Iochkarla- où d'ailleurs se construisent encore trois usines du même genre dont une pour outillage de précision- usine d'engrais azotés de Dnieprodzerjinsk (Ukraine); usine de locomotrices électriques de Novossibirsk (Sibérie) -dans la même ville est en construction une usine de pièces et blocs soudés.

Cette liste a pour but de démontrer que la construction de ces usines "aveuglées" n'est pas du tout du domaine de l'exception; en outre, elle montre qu'il ne s'agit nullement d'industries ayant besoin de locaux hermétiquement clos pour des raisons de stabilité de température intérieure. En outre, la précision de cette liste permet la vérification de ces données.

L'extension de constructions de cette catégorie est aussi confirmée par cette phrase du directeur-adjoint pour le génie civil des usines de pneus et caoutchouc industriel, du nom de Chvakov, de Krasnoïarsk, qui déclare froidement: " La construction d'immeubles industriels sans toit vitré est actuellement à la mode". Les dessinateurs et techniciens du trust établissant ce projet envoyèrent un télégramme à la direction de l'usine, dont doit faire partie le nouveau bloc sans lumière en demandant l'avis des directeurs. Cette dépêche traîna deux mois dans les bureaux sans recevoir de réponse.

Mais quelles sont les conditions d'existence dans ces usines? L'ingénieur Tatarinov de l'usine des moissonneuses-batteuses de Krasnoïarsk a écrit ceci dans une lettre de protestation:

"Qu'est-il arrivé dans notre usine en cours de reconstruction? Conformément à l'instruction officielle, les dirigeants de l'administration des constructions du "Sovnarkhoze" ont approuvé la réalisation d'un bloc de huit travées sans toit vitré pour la division des montages mécaniques. Nous autres, de la production, nous en étions adversaires. L'énorme local nouveau pour la production ressemble à un souterrain sinistre dans lequel il est impossible de travailler. Et voilà que nous sommes forcés par nos propres moyens d'arracher presque quatre cents dalles de la toiture et de poser des vitres".

Les plaintes des ouvrières du combinat des fibres artificielles de Kline sont devenues tellement nombreuses qu'une enquête officielle fut réalisée par l'Institut des recherches scientifiques sur l'hygiène du travail du nom de Erismann à Moscou. Des dizaines d'ouvrières travaillant dans des divisions différentes furent interrogées. Plus de la moitié d'entre elles se plaignirent de sensations de brûlures aux yeux, de fatigue de la vue, d'état de dépression. La commission d'enquête en est arrivée à conclure qu'une part écrasante de ces plaintes est due aux particularités du travail effectué dans des locaux sans fenêtres et sans toit vitré.

Un certain P. Tchernikov, inspecteur technique de l'industrie, a établi les conclusions suivantes, quant à la situation dans une autre ville:

"Dans le bloc principal, dont le toit n'est pas vitré, de l'usine d'équipement électrique des locomotrices de Novossibirsk, l'éclairage est inférieur à toute règle existante. La ventilation n'assure pas un échange d'air normal. La pollution de l'air dépasse de plusieurs dizaines de fois le niveau toléré. En été, la température s'élève jusqu'à 40 degrés... Dans le cas considéré, il n'y avait aucune raison technologique de construire un pareil bâtiment."

A l'usine des autobus de Likino, la situation est devenue tendue à cause de l'étouffement et de l'obscurité dans le bloc des montages qui n'était pas encore achevé, mais que l'on avait déjà mis en route; on fut obligé de démolir les cloisons séparant les travées.

Obscurité volontaire:

A l'usine des engrais azotés de Dnieprodzerjinsk, dans ces locaux aveuglés et rendus hermétiques, on a été obligé d'installer une puissante ventilation mue mécaniquement; ainsi a surgi un inconvénient supplémentaire: celui du bruit. Mais on n'a pas prévu de ventilation de secours, pour les cas où les ventilateurs sont arrêtés pour le contrôle et les mesures d'entretien préventives; on n'a pas songé non plus aux pannes éventuelles prolongées; mais il est dès maintenant décidé qu'en pareille situation, les travailleurs seront obligés de continuer à travailler.

A l'usine de Zaporozjié, "Le Kommunar", il s'agissait de reconstruire un établissement déjà existant: il fut prévu que les embrasures des fenêtres déjà installées seraient murées avec des briques; quant aux ouvertures du toit vitré elles allaient aussi être obturées. Ainsi, un bel atelier clair allait brusquement devenir un local sinistre dépourvu d'éclairage naturel et d'air pur.

Enfin, c'est à l'usine en construction à Iochkarla, dans la République autonome des Mari, petite peuplade de langue non-russe, que les plus graves inconvénients viennent d'être constatés; en effet, cet établissement est destiné à la fabrication de pièces détachées pour les appareils de radio; comme il s'agit de mécanismes de très petites dimensions, l'effort visuel exigé des ouvriers est considérable. Or l'édifice érigé toujours suivant le même système a des dimensions très importantes; il comprend cinq travées dont chacune a 18 mètres de large et 100 mètres de long. Au mois d'Août, les murs finissaient d'être érigés et la couverture posée. Dans ce bloc régnaient les ténèbres et l'humidité. Il n'y avait aucune condition de la production qui commandait de recourir à ce mode de construction. Mais dès avant de procéder au montage des machines, les derniers ouvriers du bâtiment effectuant les travaux du second oeuvre se heurtèrent aux pires difficultés; ils risquaient de s'enliser dans le sol; en effet, celui-ci avait été imprégné par les eaux provenant de la fonte des neiges au printemps, moment où commença le chantier; à cause de l'obscurité permanente, ce sol n'avait pu sécher; les opérations de parachèvement du bâtiment se trouvent ainsi retardées; mais que va être le sort des ouvriers amenés à y travailler à demeure?

Les problèmes de l'éclairage ne sont pas réglés. Dans les locaux de la production, on pense créer un éclairage au néon. Mais en revanche, dans un bâtiment de services annexes à trois étages, on n'a pas aménagé de fenêtres; on va y répartir les installations sanitaires (douches, latrines, etc..) mais on va aussi y établir les laboratoires techniques, la bibliothèque, les archives et les autres services et ateliers auxiliaires. Or, dans tous ces locaux privés de la lumière du jour, il n'y aura pas d'éclairage au néon, mais de simples ampoules.

Dans les locaux de la production, on n'a prévu aucun système d'éclairage de secours au cas d'une panne de lumière; on s'attend à de nombreux accidents de travail dans les ténèbres totales qui s'installeraient dans pareille éventualité.

Le plan a prévu la création d'une installation appelée: "photarium" destinée à fournir aux ouvriers les plus affaiblis une compensation par des rayons ultra-violetts créés artificiellement durant quelques séances; mais cette installation ne comporte que dix sièges tandis que plusieurs milliers d'ouvriers sont occupés dans l'usine.

Responsabilité des technocrates:

Cette mesure d'aveuglement des usines n'a pas été introduite à l'improviste; elle a été longuement mûrie. Déjà vers 1930, le problème fut envisagé pour la première fois; le règne de Staline battait son plein; pourtant l'opposition des médecins spécialistes de l'hygiène et des techniciens de l'éclairage fut tellement unanime qu'il fallut retirer ce projet.

Trente ans après sous le règne de Khrouchtchev, cette mesure est reprise en 1960, dans des normes établies officiellement et exigeant l'application la plus étendue de la construction de blocs sans toit vitré; ces règles sont rédigées par le Gosstroï de l'URSS, vaste centrale d'Etat régissant toutes les constructions de Russie; sa puissance est énorme; le Ministère de l'Hygiène et la direction des syndicats russes présentèrent des objections contre ces normes.

Au mois de juin 1960, se tint à Léninegrad une conférence réunissant des physiologues, des médecins hygiénistes et des fonctionnaires de trusts d'Etat établissant des projets industriels et présidant à leur réalisation. Tous les médecins et les techniciens de l'éclairage se prononcèrent contre l'aveuglement des usines. Ils affirmaient que lorsque l'homme est sevré durablement et systématiquement de la lumière solaire, il peut se créer chez lui un état de famine par privation de lumière aboutissant à des troubles fonctionnels et pathologiques dans l'organisme humain.

Le Gosstroï ne tint nullement compte de ces objections et étendit largement la construction des usines aveugles. Tout ce que les services d'hygiène purent faire consistait à compenser faiblement le manque de lumière par des installations de rayons ultra-violetts artificiels; le manque d'air fut péniblement combattu par un renforcement de la ventilation.

En Juillet 1961, la question fut à nouveau soulevée dans la revue "Gigiyena i sanitaria" - Hygiène et Mesures Sanitaires- où un candidat ès Sciences médicales, Issaïev, osa affirmer:

"on sait qu'une privation durable de la lumière du jour provoque ce que l'on appelle une famine par privation de lumière, des troubles dans le métabolisme minéral; la résistance de l'organisme diminue; la capacité de travail décroît."

Presque à la même époque, moins d'un mois plus tard, le Gosstroï aggravait les normes d'aveuglement en les codifiant dans des "Indications" spéciales datées du 2 août 1961.

Le Gosstroï tenta de justifier sa position en invoquant qu'en Occident la construction des usines aveuglées est répandue. Il envoya en août 1963 un groupe d'ingénieurs pour trouver des arguments en faveur de sa thèse au Canada et aux

Etats-Unis, pays capitalistes; malheureusement pour lui, il avait oublié qu'en 1962 un autre groupe de spécialistes du Ministère de l'Hygiène, revenant d'un voyage aux Etats-Unis affirma que les Américains avaient renoncé à construire des établissements industriels sans toits vitrés ni fenêtres.

Le Gosstroï ne fut pas décontenancé; son organe officiel "Le Bulletin des constructions techniques" dans son numéro du mois d'octobre 1963 publia de nouvelles règles reprenant entièrement celles de 1960, toujours au sujet des usines aveuglées; elles avaient été promulguées par des ordonnances du Gosstroï dès le 5 juillet 1963 et elles entrèrent en vigueur le 1^o octobre de la même année; cet organe de l'Etat-Patron, avec mépris, n'avait même pas consulté le Ministère de l'Hygiène, ni la direction des syndicats.

Fonctionnaires, officiels de l'hygiène:

Il était sûr de la pusillanimité des fonctionnaires hygiénistes officiels. En effet, à l'heure actuelle, ceux-ci appuient l'idée d'une révision des règles appliquées à la construction des usines aveuglées. Mais cela ne les a pas empêchés de s'associer officiellement à l'esprit de ces règlements. En effet, le représentant de l'Inspection principale sanitaire de l'Etat a apposé en 1961 sa signature à côté des dirigeants du Gosstroï approuvant les fameuses "Indications" qui restent à la charte de la création des usines aveuglées. Mais il y a plus, le chef suprême de cette institution, l'Inspecteur principal d'Etat, une certaine Nicolaïeva a signé, toujours en même temps que les technocrates du Gosstroï, une circulaire sur l'organisation à l'intérieur des édifices sans toit vitré ni fenêtres; les normes de ventilation règlent la distribution d'un air très différent de celui de l'extérieur en raison de son passage à travers les appareils de conditionnement et les couloirs de ventilation; or ces normes sont les mêmes que celles de la ventilation naturelle. En outre, la circulaire est absolument muette sur l'éclairage artificiel à organiser dans ces usines hermétiques.

Ce silence s'explique: le nombre des lampes au néon et à vapeur de mercure à haute pression que fabrique l'industrie est insuffisant. Les appareils pour le conditionnement de l'air ne peuvent être installés par suite du manque de pièces détachées à utiliser pour les raccorder. Les ventilateurs n'existent pas en quantité suffisante. Cette situation, déjà gênante dans les établissements normaux, est particulièrement pénible dans les usines du type obscurci.

"Arguments":

Quels sont les motifs invoqués par le Gosstroï? pour justifier son innovation? Le trust a confié la défense de sa position à un membre du collège de sa direction, un certain Zamaraïev. Celui-ci est intervenu dans la presse pour assurer que de toute façon, même en disposant de toits vitrés et de fenêtres, les usines devaient avoir recours à la ventilation et à l'éclairage artificiels; alors un peu plus ou un peu moins; obturons les fenêtres et supprimons les vitres.

Voyez-vous la technique moderne est assez puissante pour créer dans les immeubles obturés les conditions nécessaires pour le travail continu. En revanche, l'installation des toits vitrés accroît les frais de construction et d'entretien des bâtiments; en effet, il faut réparer et nettoyer les carreaux, enlever la neige, subir des pertes de chaleur sérieuses à travers les joints des vitres. Une violente polémique s'est engagée autour de cette argumentation. Il en résulte que si dans certains cas le prix de revient et d'entretien des usines aveuglées est légèrement inférieur à celui des bâtiments clairs, cette économie est annulée et dépassée par les frais qu'entraînent les installations de ventilation et d'éclairage

infiniment plus coûteuses et compliquées dans les fabriques obscurcies, surtout si l'on y ajoute le coût du courant consommé.

Par-ci, par-là, les défenseurs des usines aveuglées invoquent la réduction des frais de construction obtenue grâce à la possibilité de réaliser tout l'immeuble au moyen de panneaux préfabriqués en béton. Aux yeux de leurs adversaires le total des frais complémentaires dus à la lutte contre l'obscurité et l'air confiné et pollué est supérieur au bénéfice réalisé grâce à l'industrialisation des travaux du bâtiment.

La discussion a même fini par se développer autour des dommages créés au système nerveux et cérébral des travailleurs. Il est possible que les mesures extrêmement urgentes entreprises pour rendre viables les usines aveuglées à Novossibirsk et à Likino, aboutissant au percement des toitures hermétiques et à la démolition des cloisons intermédiaires soient dues à une montée de la colère des ouvriers; il est rare que les directions technocrates recourent d'elles-mêmes à des mesures aussi expéditives et radicales.

Mais il faut aussi noter la multiplicité des protestations émanant d'institutions, de collectivités, de personnalités; voici une énumération très succincte de ceux qui ont cru bon de formuler des objections: la revue "Svietotekhnika" -"technique de la lumière"-le quotidien des syndicats "Troud", l'architecte Dorfmann l'ingénieur Ziouzine; le Comité Central du syndicat des ouvriers des constructions mécaniques, la conférence pour l'amélioration de la civilisation de la production dans les entreprises de Moscou, les fonctionnaires de l'usine des engrais azotés de Dnieprodzerjinsk, les délégués du congrès des ouvriers des constructions mécaniques les collectivités des instituts projeteurs Guiprostanck -machines-outils-, Guiprotraktorselkhozmach -tracteurs et machines agricoles-, Guiprostroïdormach- machines pour le tracé des routes-, Guiprotiajmach -machines de l'industrie lourde-, l'Institut d'Hygiène du travail et des maladies professionnelles auprès de l'Académie des sciences médicales de l'URSS, L'Association scientifique pan-URSS des hygiénistes et des médecins hygiénistes, la Société scientifique de l'énergétique, l'Union des architectes de l'URSS et d'autres.

Tout cela n'a servi à rien. Le Gosstroï, organe de l'Etat-Patron, poussé en réalité par les exigences de l'exécution rapide du plan, tient tête depuis quatre ans à toutes les institutions énumérées; il sait que celles-ci ne peuvent dépasser les limites de la protestation platonique par écrit; comme il ne s'agit que de la souffrance et de l'épuisement de quelques dizaines de milliers d'ouvriers et peut-être plus, le Gosstroï et avec lui, l'Etat-Patron russe, savent être fermes.

N.B.- Toutes les situations décrites ci-dessus peuvent être vérifiées en consultant les numéros suivants du "Troud" quotidien des syndicats russes paraissant à Moscou, du 27/7, 16/8, 24/8, 29/8, 10/9, 4/12, et 26/12, de 1963.

Les dirigeants

oooooooooooo

l'exploitation

"LE CHEF d'ENTREPRISE SOVIETIQUE" - David Granik-
(Edition de l'Entreprise Moderne.)

"Commercer à la mode soviétique cela implique qu'on se familiarise avec la bureaucratie chargée de la planification russe". (p.141) C'est bien le but de cet ouvrage de circonstance dont le titre anglais traduit mieux la destination: " L'exécutif Rouge, une étude de l'homme de l'organisation dans l'industrie russe".

Dans le cadre du développement des relations économiques entre les deux impérialismes dominants (ce qui en termes politiques actuels s'appelle la co-existence pacifique) ce livre est un memento à l'usage des dirigeants américains (ou autres), qui prennent contact avec leurs confrères russes. La compréhension favorise les bons rapports; aussi l'auteur, un professeur d'économie politique à l'université de Wisconsin, a-t-il conçu son oeuvre pour prouver que les différences ne sont pas si grandes, fondamentalement et concrètement, entre les deux classes dirigeantes, les managers du "monde libre" et ceux du capitalisme d'Etat.

" Si l'on va au delà des caractères apparents qui frappent immédiatement la vue du touriste... on trouve des points communs... surtout dans les systèmes d'administration et de direction des établissements industriels" (page II).

"Ce sont des hommes de même classe qui dominent les avenues de la promotion sociale en Amérique et en URSS.. Les dirigeants industriels de ces deux pays ont contribué à créer et dirigent actuellement des industries gigantesques qui sont les fondements économiques des deux sociétés ". (page 133).

Ce parallèle est mené tout au long des pages, parfois savoureuses et de phrases lapidaires, produit d'une froide analyse de technicien rompu aux disciplines économiques, analyse qui va à l'essentiel et néglige les façades et les faux problèmes, politiques souvent dont les esprits confus s'embarrassent. Le fait qu'un économiste capitaliste puisse ainsi à l'usage de dirigeants capitalistes redécouvrir "en URSS l'univers américain, de la direction des entreprises" (page 9), et en critiquer, à l'aide des mêmes critères, les méthodes et les techniques, constitue bien la preuve de l'identité profonde de ces deux mondes. On ne peut comparer que ce qui présente une même nature.

Il faut pourtant lire ces pages avec l'idée que Granik d'une part essaie de trop prouver pour atteindre son but, d'autre part, est trop admiratif en technicien de l'efficacité bureaucratique. On ne peut que regretter l'absence quasi totale de références. Cela aide à la clarté du texte qui se lit facilement mais cette lacune ouvre la porte aux contestations habituelles de tous ceux qui sortent du tiroir "l'objectivité" dès qu'il s'agit de mettre en cause leurs tabous avoués ou occultes. N'ayant de tabou ni américains, ni russes, nous n'en sommes que plus libres pour souligner ainsi ce que sont les limites de ce livre.

Mais ces réserves faites, et en dépit de sa brièveté, on trouve dans ces 150 pages une mine de renseignements et d'observations qui s'appliquent d'ailleurs tout autant à la société russe qu'aux sociétés occidentales. Il n'est pas besoin dès lors d'épiloguer sur le passé; le présent apparaît suffisamment édifiant; qui peut encore prétendre de bonne foi trouver du socialisme dans une société où des capitalistes se reconnaissent si facilement.

" Prenons l'exemple du directeur de l'usine des appareils électriques de mesure de Moscou. C'est un homme d'environ 44 ans; il a reçu une formation d'ingénieur en mécanique, probablement dans un établissement dépendant de l'industrie optique. Il a travaillé comme contremaître adjoint inspecteur d'un atelier d'usinage et enfin comme ingénieur en chef d'un établissement d'optique de Moscou. Lorsqu'on décida de reconverter une fabrique de jouets pour produire des appareils de mesure électrique, il fut désigné pour prendre la tête de cet établissement et le mettre sur pied. Quand je l'ai rencontré 8 ans plus tard, une organisation officielle assez efficiente avait été mise au point sous sa direction. Il s'agit donc d'un homme qui a débuté dans un type d'industrie, qui y a fait son chemin et puis qui a bifurqué

vers une autre industrie afin de profiter de plus grandes possibilités d'avancement. Sa formation technique est celle d'un ingénieur en mécanique mais son travail courant concerne plutôt l'électro-mécanique. Cette carrière n'a donc pas été cantonnée dans les limites d'une étroite spécialisation. Elle peut rappeler celle d'un chef d'entreprise occidental.

Si l'on considère à présent le système de planification rigoureuse auquel est soumis ce directeur, il ne semble pas créer un climat très différent de celui dans lequel travaille un administrateur d'usine ou un chef de service dans une grande société américaine. Il n'est pas établi que l'autonomie d'un dirigeant soviétique soit faible au point de réduire son rôle à celui d'un bureaucrate. Il semble qu'il conserve tout au moins en partie, les prérogatives propres à un directeur d'usine américain entièrement responsable et libre de ses décisions... Ses opinions sur le marxisme ou sur la Chine communiste n'ont évidemment aucune influence sur sa manière de fabriquer des appareils électriques ..."

Ce bref tableau fait tout de suite ressortir que nous pouvons appliquer à la société russe les mêmes méthodes d'analyse qu'à notre société "libre". Dans l'une comme dans l'autre, on trouve:

- un pouvoir décisionnaire qui fixe les choix importants (ici la conversion de l'usine ou la nomination du dirigeant).
- une classe de dirigeants (à laquelle on accède, et où l'on se maintient si l'on possède un "ensemble de qualités").
- des exécutants qui subissent la double loi des choix supérieurs et des modes d'exploitations intermédiaires.

La vision sommaire d'une société russe rigide, planifiée et hiérarchisée, est aussi fautive que celle d'une Amérique champion de la "libre-entreprise". Le sommet de la pyramide tout comme les 200 familles est à la fois un mythe et une réalité. Réalité " ces 133 personnes .. à la tête du Parti Communiste et de la société soviétique" dont les 3/4 "occupent à l'heure actuelle ou ont occupé par le passé d'importantes fonctions à l'extérieur du Parti Communiste " (page 146). Même interpénétration qu'ici entre les dirigeants d'entreprise et les politiques appelés à la tête d'un Etat. Mais quelles sont les limites du pouvoir de cette minorité décisionnaire et comment s'élaborent les décisions. C'est aussi difficile de répondre à ces questions qu'ici même, ces dirigeants paraissant également devoir enregistrer des faits plutôt que les influencer, réaliser des équilibres précaires entre des tendances, aligner des plans qui sans cesse sont contournés ou mis en cause par l'effet même des conflits de classe, même sous la période la plus dure du stalinisme. Tout cela bien sûr fiche par terre le mythe sacré de l'efficacité bureaucratique vers lequel lorgnent tous les "progressistes".

En principe:

"Tout directeur... est considéré comme le commis du Parti Communiste chargé des détails d'application des décisions prises par le Parti.. A l'échelon le plus élevé - le Présidium du Comité Central (les 133), les décisions prises sont pour le moins aussi définitives que celles de n'importe quel organisme placé à la tête d'un pays quelconque ... Les industries russes et américaines se ressemblent en ceci que leur sort dépend de combinaisons instables entre des groupes d'intérêts divers, tous occupés à affûter leur propre hache à la meule des affaires industrielles ". (pages 106-107)

"Non seulement le Praesidium est réduit à n'être que la lice où s'élaborent les décisions, mais il se heurte encore continuellement à la nécessité de contrôler les organismes qu'il a chargés d'assurer l'application de ses décisions. Dans ces conditions, il est inévitable que les décisions originelles doivent être continuellement renouvelées. L'organisme chargé d'effectuer ces révisions est le même ensemble de groupes influents qui s'est déjà trouvé confronté avec la nécessité de prendre la décision première".

On retrouve le même pragmatisme des équipes dirigeantes décisionnaires des sociétés capitalistes. Elles ne dominent nullement les phénomènes économiques ou les conflits de classe mais sont au contraire menées par les uns et les autres dans des décisions d'équilibre constamment remises en question.

Tout le savant édifice planificateur est en effet constamment faussé par:

- la priorité absolue accordée à certaines fabrications (essentiellement d'ordre militaire) priorité qui exprime la politique d'une classe dominante sous la forme d'impératifs extérieurs.

- les tendances à l'autonomie des entreprises:

"Toute organisation industrielle particulière en effet est désireuse de se suffire à elle-même dans toute la mesure du possible, de se rendre indépendante de ses proches et d'un système national de répartition des fournitures nécessaires "... (page 76).

Les liaisons et contrôles se trouvent faussés par un "climat de famille" qui a toujours constitué un problème pour l'administration soviétique". (p.83).

- L'existence de courants (concentration des entreprises, localisations industrielles) qui vont résolument à l'encontre des impératifs du plan).

(Il faudrait pouvoir étudier ces courants économiques ce qui révélerait beaucoup de choses fondamentales de la société russe actuelle).

L'auteur en vient à constater que " les systèmes d'organisation ont une logique interne propre beaucoup plus puissante que tout avertissement venu du centre " (p.78). L'explication, il l'a donnée sans le vouloir antérieurement.

"Il est très difficile pour les autorités supérieures de faire respecter leur autorité jusqu'aux échelons d'exécution. Il est facile de savoir qui choisit la politique à suivre, mais beaucoup plus difficile de dire qui a pris les décisions allant à l'encontre de la politique choisie" (p.69)

Et plus loin, il parle de dirigeants " guidés par les intérêts de leur branche particulière et attirés par les facilités de recrutement de personnel existant dans ces régions " (p.70). Et ceci dans des domaines aussi importants que la construction d'usines à Moscou ou de priorité d'investissements dans l'Est (décentralisation).

Ceci nous amène à parler d'une véritable classe dirigeante non structurée comme telle, mais dont les décisions s'imposent depuis longtemps, encore plus actuellement, à toutes les instances formelles du pouvoir politique (parti, gouvernement). Cette classe dirigeante détient le pouvoir économique, le pouvoir réel, et par-

vient par des décisions "d'intérêt" à imprimer le cours réel de la société russe.

C'est cette classe qui est le plus largement décrite dans ce livre.

La fonction de cette classe dirigeante, présentée comme "l'essence de la "démocratie" soviétique, c'est l'action de groupes importants de personnes chargées d'adapter au plan local les décisions prises à un niveau supérieur, de participer à l'application de ces décisions, de surveiller leur exécution et enfin de s'efforcer d'obtenir le soutien des masses soviétiques" (p.89). (c'est-à-dire d'obtenir des travailleurs qu'ils acceptent de produire pour des objectifs déterminés en dehors d'eux-mêmes.)

L'importance de cette classe: c'est celle des membres du Parti, d'après des précisions de 56-58, 14 à 19% des ouvriers, 4% de la population totale (p.89). Pourquoi assimiler ici classe dirigeante et Parti? Que devient alors le conflit dirigeants-Parti qu'on a présenté comme le conflit essentiel de la déstalinisation? Granik assimile assez habilement les membres du parti aux petits actionnaires et les cellules d'usines ou comités régionaux à des groupes détenant une forte minorité d'action. Comme l'actionnaire aliène -avec risques- son capital, le membre du Parti aliène- avec risques- sa liberté. L'un et l'autre en tirent un profit, dividendes pour l'un, prestige et faveurs sociales pour l'autre. A ce niveau, se forme une mentalité de classe qui se retrouvera dans tous les échelons de la hiérarchie, les échelons inférieurs étant à la fois le réservoir d'hommes "d'élite", le terrain d'apprentissage aux fonctions de directeur et l'endroit où l'on révèle sa "mentalité de classe". S'il y a des conflits entre les membres d'une même classe investis de fonctions distinctes (par exemple dirigeant d'usine et secrétaire de cellule) il n'en reste pas moins qu'ils sont de la même classe et qu'ils auront la même attitude de domination de classe à l'égard des non membres du Parti. Comme dans la société, la couche dirigeante s'appuie sur une classe assez large ayant des ramifications profondes, pouvant se renouveler, se contrôler mutuellement et dont les privilèges sont d'autant plus grands que la fonction est importante. Il y a d'ailleurs là, matière à réflexion pour la compréhension de la classe dirigeante de notre propre société.

" D'une façon générale, le départ de la course aux postes de dirigeants de l'Industrie, en URSS se donne vraiment lors des examens de sortie des grandes écoles d'ingénieurs et d'administrateurs... Théoriquement, chacun est libre d'aller où bon lui semble. Mais toutes les entreprises sont propriété de l'Etat et faire son chemin dans l'industrie soviétique, c'est tout comme s'efforcer d'avancer dans la hiérarchie d'une grande entreprise occidentale... Bien qu'il y ait des exceptions, un cadre ne peut généralement pas devenir directeur d'établissement sans être membre du Parti... Aussi le dirigeant ambitieux s'inscrit au Parti Communiste, mais ce faisant, il perd toute liberté de mouvement... Un établissement tente de prendre les dirigeants les plus capables là où il se trouve.. Pour les emplois les plus importants... quand il n'y a aucun candidat valable... on peut par exemple passer des annonces dans le journal populaire "Moscou-Soir".. L'offre d'une meilleure situation est une raison valable pour abandonner un poste... le parti laisse faire lorsqu'il n'a pas de projet particulier pour celui de ses membres qui désire changer de poste, mais son opinion est déterminante dans le cas contraire ". (pages 20-21).

A partir du moment où 98% des dirigeants d'entreprises sont membres du parti (contre 4% pour l'ensemble de la population) il est bien difficile de parler de "conflits" entre ces deux groupes. Pas plus qu'entre les groupes d'actionnaires et les dirigeants capitalistes. Côté influence, on peut constater aussi que "les organisations du Parti sur le plan de l'usine, de la ville et de la région, sont

des corps puissants et leurs secrétaires permanents sont des hommes influents" et qu'elles sont "extrêmement actives" dans les organismes de direction. (pages 92-93) de même la "légitimité de l'autorité (du directeur d'usine) découle aux yeux des ouvriers de l'appui de la hiérarchie du Parti Communiste" (page 88). Mais:

"Le Directeur de l'usine et le Secrétaire du Parti sont souvent d'anciens condisciples, voisins et amis, qui partagent la même conception de l'univers .. Tous deux sont contraints de coopérer dans des conditions parfois délicates.. Ces deux hommes possèdent une solide position.." (page 150).

D'où la conclusion qu'ils pèsent en commun actuellement pour un statu quo à l'intérieur et à l'extérieur; nous n'aborderons pas ce dernier point. Mais il est bien évident que ces dirigeants, si proches tendent à asseoir et à accroître leur pouvoir.

La mentalité de la classe dirigeante des pays capitalistes se forge autour de la notion de profit, moteur du capitalisme, de celle des privilèges naturels d'une "élite", du "progrès" qui permet de maintenir indéfiniment l'une et l'autre. En fin de compte ce n'est pas tant le diplôme, ou l'intrigue politique qui "classent" un dirigeant aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, c'est son habileté à la "réussite" dans l'âpre compétition avec ses pareils, dans l'art de faire accepter les conditions de travail aux ouvriers, dans les astuces pour devancer les autres entreprises (la réalisation du plan rempçant la concurrence)

"Si le dirigeant industriel se voit imposer des objectifs donnés, l'entière responsabilité de leur réalisation lui incombe. Souvent la nécessité d'atteindre le but fixé le contraint à employer des procédés illégaux. Une partie essentielle de son travail consiste à déterminer ce qu'il lui faut faire pour réussir". (page 150).

"Prenons comme exemple la gestion d'une fabrique de chaussures... Il y a des procédés subtils pour jongler avec les normes... Il pourra fabriquer d'importantes séries et jongler avec les coûts de production. S'il peut orienter sa production vers les petites pointures et éviter les grandes il constituera des réserves de cuir... Il peut s'efforcer de se spécialiser dans les modèles qui présentent les plus grandes marges bénéficiaires La mesure dans laquelle le Directeur peut ainsi varier ses méthodes de production dépend de sa position commerciale ... " (page 19).

Exactement comme le dirigeant de l'entreprise capitaliste doit pour sa réussite (c'est-à-dire pour rester un dirigeant) ruser avec la loi, pourtant faite pour la protection du capitalisme lui-même,

"les dirigeants russes ne sont donc pas les seuls à courir le risque de violer certaines lois pour exercer normalement leur activité industrielle.. Ainsi un directeur soviétique peut-il affirmer hardiment... dans un article signé et publié par un journal à audience nationale, que le directeur compétent doit établir ses bilans de telle sorte qu'il puisse couvrir des charges nécessaires avec des apports destinés à un tout autre but." (p.25).

On voit ainsi, par la justification du truquage de bilan, comment les mécanismes économiques réels peuvent dominer toutes les règles légales. Vu sous cet angle, le "risque politique" (police, contrôle technique, parti) est justement ramené par l'auteur à des "incidents techniques", de même portée que les poursuites judiciaires qui peuvent frapper le dirigeant capitaliste trop habile.

Les privilèges du dirigeant russe sont de nature identique à ceux de son homologue américain. Hiérarchie des salaires (entre 5, 10 fois le salaire, ou plus), avantages divers conquis par des moyens détournés (habitation, maison particulière), le livre apporte maints détails. Il existe pourtant beaucoup de différences avec le dirigeant américain.

" L'une des causes de ces différences est que la femme du dirigeant soviétique ne trouve pas à se procurer ce qui est nécessaire à une famille américaine " (page 58).

Le niveau de développement technique est seul responsable; mais dans le développement actuel de la production " les dirigeants soviétiques ont-ils une conscience plus nette de l'amélioration de leur niveau de vie d'une année sur l'autre ". (p.60).

Nous ne nous étendrons pas sur ces questions. Il est évident que l'ensemble de ces dirigeants forme une classe dont Granik souligne "l'influence grandissante" de ces " représentants des milieux d'affaires...soucieux de la bonne marche de leurs usines et de leurs industries, et que de puissants intérêts attachent au maintien du statu quo ". (page 142).

A travers cette classe dominante, les problèmes économiques débouchent au niveau du pouvoir politique, exactement comme dans une société capitaliste; mais en même temps cette classe tend à préserver ses intérêts et à assurer sa continuité en tant que détentrice du pouvoir social.

S'il est bien un mythe auquel il faut rogner les ailes, c'est celui de la libre accession de tous aux postes dirigeants en Russie, ce que Granik appelle "le mythe de la mobilité des classes". D'après des statistiques de 1936,

" le fils d'un chef d'entreprise, d'un cadre, d'un membre d'une profession libérale ou propriétaire d'une affaire en Union Soviétique, a 6 fois plus de chance d'arriver à un poste de direction industrielle qu'un fils d'ouvrier ou de cultivateur. Cette tendance s'est probablement accentuée dans la Russie actuelle du seul fait que les fils de cadres rencontrent moins d'hostilité qu'au lendemain de la Révolution " (page 29).

Sans doute en apparence, la compétition est plus dure en Russie et l'exigence du "diplôme" la règle pour entrer dans la "classe". Mais on retrouve les mêmes facteurs qui assurent le maintien des "élites" au pouvoir: l'éducation reçue dans la famille, l'aide financière familiale capitale si l'étudiant ne peut recevoir de "salaires" à cause de ses notes médiocres, etc... Quant à la "promotion sociale" les "cours de perfectionnement n'ont pas d'influence sur le recrutement des dirigeants industriels " et en 1955 " 4% seulement des ingénieurs diplômés avaient reçu les cours du soir " (page 43). Et il n'est pas évoqué les rapports réels entre technocrates qui doivent aboutir au même favoritisme de promotion que l'on peut connaître dans notre société bureaucratifiée.

Comment cette classe dirigeante domine les exécutants?

Nous avons déjà souligné que l'essence de la "démocratie soviétique" était présentée comme l'action pour "obtenir le soutien des masses soviétiques" aux décisions prises à un niveau supérieur (p.89). Définition qui s'applique aussi bien à la "démocratie occidentale " telle qu'elle est pratiquée dans l'entreprise.

Or, le dirigeant russe paraît particulièrement bien formé pour faire régner cette "démocratie". Quel que soit son diplôme, il est contraint de débiter de faire les preuves de ses "aptitudes", de sa "mentalité", perdant plusieurs années comme contremaître; en 1958, quand Granik séjourne en Russie, il est question de prévoir ce séjour à l'usine avant les études supérieures. N'accèdent donc à celles-ci que ceux qui ont montré aussi qu'ils possèdent la "psychologie du dirigeant". C'est ce début obligatoire dans l'échelon charnière de l'entreprise qui ferait la supériorité du dirigeant russe qui prend conscience "des problèmes de productivité qui se posent au niveau de l'atelier" (page 45). Mais cette formation n'empêche nullement que les transformations des techniques de production posent un problème insoluble aux dirigeants celui de la gestion de l'entreprise capitaliste moderne. Le passage du livre concernant le contremaître, outre qu'il montre l'identité du problème à l'Est comme à l'Ouest est fort instructif:

" En dépit des différences considérables qui existent entre l'usine soviétique et l'usine américaine, elles ont au moins un important problème en commun. Dans ces deux pays, les directeurs d'établissements industriels se sont périodiquement heurtés au problème de leurs relations avec les contremaîtres; ils ont abouti à des solutions théoriques presque semblables; et ils ont eu la même déception devant les résultats pratiques obtenus.

"Le contremaître est un élément essentiel de toute opération industrielle. De mauvais contremaîtres peuvent ruiner les meilleurs établissements. Cependant la technique moderne et les conditions sociales ont évolué de telle sorte qu'elles ont fait du contremaître un homme malheureux. Il fut un temps en effet, où le contremaître était pratiquement un travailleur indépendant. Il avait la responsabilité directe et entière de l'embauche et du renvoi, de l'organisation de la production et des méthodes selon lesquelles un travail devait être exécuté. Il n'était tenu que par les délais assez larges de la livraison à l'atelier voisin des produits fabriqués dans son propre atelier. Dans certains cas, il fixait même le salaire de ses ouvriers, et avait dans tous les cas une influence prépondérante sur la situation particulière de chacun d'eux.

"Mais à mesure que les techniques se sont compliquées et que la nécessité d'un planning plus strict et d'une coordination plus étudiée se fit sentir des services administratifs de direction furent installés dans l'usine même. Le contremaître est devenu l'exécutant de leurs décisions plutôt que l'auteur même des décisions.

"Non seulement les exigences de la production se sont transformées mais les conditions sociales ont également changé. Des conventions conclues entre la direction et les syndicats fixent les conditions du renvoi, des sanctions, des promotions, des mutations, des heures supplémentaires, etc.. de l'ouvrier. Le contremaître américain a perdu le droit d'embaucher et de renvoyer les ouvriers, de les punir ou de les récompenser, de décider des heures supplémentaires et des arrêts de travail.

"Dans l'usine soviétique aussi toute autorité sur le personnel échappe désormais au contremaître. Les syndicats soviétiques tout comme leurs homologues américains disposent d'une procédure d'arbitrage.

"La conséquence de ce double développement de la technique et des syndicats dans les deux pays a été de donner au contremaître une position incommode. Son idéal et ses aspirations sont encore en grande partie celles d'un entrepreneur indépendant. Cette conviction est encore accrue par les "slogans"

qui, de part et d'autre, du rideau de fer, l'assimilent aux responsables. Ces belles paroles expriment ce que le contremaître ne pense que trop mais elles n'ont plus qu'un rapport très lointain avec la réalité quotidienne.

"En fait, on pourrait affirmer que le contremaître ne peut plus réussir dans sa mission que s'il assume une position indépendante à la fois de la direction dont il dépend, et des ouvriers qu'il contrôle, c'est-à-dire qu'il devra s'efforcer d'être au niveau de l'atelier, le médiateur entre la direction et les ouvriers. Cela est valable en Union Soviétique tout autant qu'aux Etats-Unis. Mais en tant que médiateur, il sera placé entre le marteau et l'enclume et cela n'a jamais été une situation enviable.

"Au cours de la dernière guerre, le mécontentement des contremaîtres a pris un tour dramatique aux Etats-Unis quand s'est constituée l'Association américaine des contremaîtres qui, dès décembre 1944 groupait 33.000 membres. La Commission d'enquête du Bureau du travail découvrit que la création de ce syndicat n'était pas due à des revendications de salaires, mais au manque de sécurité d'emploi et aux relations existant avec la direction des entreprises. Pis encore, beaucoup d'ouvriers américains étaient opposés à leur promotion au poste de contremaître.

"La même opposition semble s'être manifestée en Union Soviétique. La littérature industrielle et même les décrets pris par le gouvernement dans la période qui a précédé la guerre abondaient en allusions sur la difficulté de faire accepter aux meilleurs ouvriers la place de contremaître. Un important décret pris en 1955 par le gouvernement soviétique déplore que toutes les difficultés rencontrées jadis par les contremaîtres existent encore.

"En Union Soviétique, le gouvernement a pris des décrets importants, auxquels on a fait une large publicité, pour restaurer l'autorité traditionnelle du contremaître. " (pages 129-130)

L'autre échelon charnière qui aide le dirigeant à pratiquer "la démocratie soviétique", c'est le syndicat.

"Une récente proclamation du Comité Central du Parti Communiste affirme que le rôle essentiel des syndicats consiste à mobiliser les masses dans la lutte pour le renforcement de la puissance économique et de la force défensive de l'Etat Soviétique...le progrès technique et l'accroissement continu de la productivité des travailleurs " (page 102).

"L'une des tâches principales des syndicats soviétiques concerne la propagande politique. Ils sont parfois considérés comme "une école de communisme" et une "courroie de transmission" entre le Parti Communiste et les ouvriers. En second lieu, ils ont une fonction administrative: ils coopèrent au règlement des revendications ouvrières, jouant ainsi le rôle de tampon entre le personnel et ceux de la direction des établissements. Les représentants des syndicats et de la direction se rencontrent pour discuter de ces revendications; les décisions doivent être prises à l'unanimité, avoir un fondement légal, basé sur les contrats, la réglementation du travail ou les règles administratives en vigueur. En fait, le syndicat a un rôle plus important que celui de la direction car le syndicat d'usine a le pouvoir de prendre la décision s'il y a désaccord sur la façon de régler l'instance en première analyse. La direction peut

"en appeler aux tribunaux mais seulement si la décision du syndicat enfreint quelque règle légale particulière". (page 102-103).

Tout cela définit les fonctions d'encadrement du travailleur: le dirigeant et ses deux tampons, l'un technique, le contremaître, l'autre social, le syndicat. Les uns et les autres pour exercer leur fonction, c'est-à-dire pour faire travailler le plus possible doivent utiliser des procédés. L'usine russe n'a rien à envier à l'usine "libre".

Outre les dirigeants formés sur le tas donc auxquels n'échappent pas certaines formes de résistance, le stakhanoviste qui tue les normes, la présence du Parti, du syndicat et de la police secrète qui assurent "le contrôle et l'intégration au niveau de l'usine et de l'atelier" (page 91), la réglementation étroite (livret de travail, interdiction de la grève) la vie du travailleur russe peut apparaître sous un jour beaucoup plus sombre que celle du travailleur "occidental"

A ce propos, Granik trace un raccourci assez saisissant de l'histoire russe vue sous l'angle de l'exploitation (c'est nous qui l'intitulons ainsi, l'auteur se place, lui, sous l'angle d'une technique pour accroître la production, le problème à résoudre étant celui de "la réduction volontaire de la production par les travailleurs" (p. 95).

"La réduction volontaire de la production par les travailleurs est un problème pour l'industrie russe aussi bien que pour l'industrie américaine.

"...Tout comme les ouvriers américains, les ouvriers soviétiques veulent éviter les changements des normes de rendement qui demandent plus de travail, pour le même gain; ils veulent également protéger les travailleurs malhabiles et empêcher qu'ils soient réprimandés par la direction; ils veulent enfin obtenir une hiérarchie de salaires qui donne satisfaction à leur sens de la justice. Toutes ces raisons agissent comme de puissants impératifs pour empêcher l'augmentation de la productivité.

"Au cours des années 1930, les dirigeants soviétiques ont dû faire face à une forme aiguë du problème de la réduction du rendement. On commençait à appliquer les procédés de la technique moderne et de considérables économies de main d'oeuvre devenaient possibles. Mais ces économies ne purent être réalisées immédiatement. La main d'oeuvre non qualifiée affluait, venue de la campagne, et il fallait la former avant de passer à l'augmentation de la production. Fait-peut-être plus important encore les dirigeants de tous niveaux avaient une formation insuffisante. Etant donné cette situation, l'établissement de normes pour la rémunération aux pièces, qui est générale dans l'industrie soviétique, était une tâche ardue. Au cours des premières années, il était indispensable que ces normes soient très basses si l'on voulait être réaliste et se mettre à la portée des travailleurs. Mais par la suite, si la Russie voulait devenir une grande puissance industrielle, il était essentiel d'amener rapidement ces normes à un niveau acceptable, sur le plan international.

"...Naturellement ces dirigeants disposaient d'armes puissantes pour les aider à résoudre le problème de l'élévation des normes de production: pas de grèves à redouter, les informateurs de la police secrète et les militants du Parti répandus dans la masse des travailleurs, des appels au sentiment national et à l'idéal de "l'édification du socialisme", on risquait l'effondrement du moral des travailleurs.

"L'année 1935 vit l'épanouissement d'un prodigieux effort tendant à l'augmentation de la productivité. C'était le Stakhanovisme, lancé et soutenu par une campagne de publicité telle que les Etats-Unis n'en ont pas idée. ...Son principal objectif était d'inciter les travailleurs à employer des techniques plus perfectionnées et à en chercher de nouvelles. L'esprit du mouvement était très moderne, car il mettait surtout l'accent sur la rationalisation du travail plutôt que sur le surmenage des ouvriers.

...

"Bien des Stakhanovistes semi-qualifiés gagnaient plus que les directeurs de leurs entreprises. En même temps que les gains augmentaient ainsi, le rationnement des biens de consommation fut supprimé de telle sorte que cette richesse récente représente réellement une augmentation du "pouvoir d'achat".

"...Bien que certains stakhanovistes se soient indubitablement vus mener la vie dure par leurs camarades de travail, la résistance fut cependant étonnamment faible. La conjonction d'un bâton et d'une énorme carotte avait finalement emporté la résistance d'ouvriers qui avaient quitté leur ferme depuis quelques années à peine.

"Le moment était venu de monter la barre. Le gouvernement soviétique désirait réduire les coûts de production; en outre, il se sentait contraint de remédier aux grandes disparités entre les diverses normes. Au début de 1936, de nouveaux quotas de production furent imposés aux usines, entraînant des diminutions considérables du taux unitaire de rémunération aux pièces ". (I) (-pages 95-96-97)

On peut voir à travers cette page très importante la manière dont la lutte de classe peut jouer même dans les conditions les plus difficiles

Cette résistance ouvrière prenait des formes diverses; beaucoup n'auraient sans doute pas dans les statistiques mais la "mobilité des travailleurs" ne peut être dissimulée; elle seule peut d'ailleurs expliquer l'attitude des dirigeants devant les impératifs officiels. " Entre 1938 et le milieu de 1940, le taux annuel de la mobilité des travailleurs s'éleva à près de 80% du nombre total des travailleurs industriels " (p.98). Pour conserver les travailleurs qui recherchaient les normes faibles, les entreprises offraient des avantages en nature liés à l'ancienneté. On connaît cela. Il paraît que les dirigeants soviétiques ont trouvé vers 1950 "une solution d'une efficacité remarquable pour combiner un système efficace de stimulation avec une hiérarchie des salaires bien équilibrée ". (p.99). On connaît cela aussi. La mobilité des travailleurs serait tombée à 20% à 1954, et ceci 4 ans après la suppression des lois restreignant "la liberté de changer de travail". Il faut croire pourtant que les "stimulants financiers" n'existent pas partout et que les travailleurs doivent toujours recourir à la "mobilité" substitut de la grève (par exemple dans cette usine de Sibérie où le mouvement de personnel atteint 47.000 ouvriers en 6 mois - Sovjetskaya Russia - cité par Le Monde -.13/II/62).

(I) On peut rapprocher la date de ce relèvement des normes de celle des grands procès et de l'immense vague de terreur de 1936-1937, ce qui a sans doute beaucoup contribué à ce que la résistance ouvrière soit "étonnamment faible ".

Il faut croire aussi que la résistance à l'élévation des normes est toujours aussi vivace- sinon plus forte- puisque vers 1949, puis vers 1954, l'augmentation des gains est plus rapide que la production des biens de consommation; d'où hausse des prix (p.100-101). On croirait entendre parler Giscard d'Estaing. Cela signifie que les travailleurs russes "profitent" des situations comme tous les travailleurs et que leur revendication permanente remet perpétuellement en cause l'édifice social de production péniblement planifié et équilibré.

Passons rapidement sur des détails importants comme le travail des femmes (45% des travailleurs industriels) sur le manque total de sécurité (moyenne d'accidents du travail 25 fois plus élevé qu'aux USA), sur les conditions de vie des ouvriers comparée à celle des cadres, toutes choses qui replacent, techniques de production mises à part quarante ou cinquante ans en arrière. Revenons à cette résistance ouvrière, à l'exploitation qui s'exprime essentiellement par la recherche d'un salaire plus élevé et par des refus de conditions trop dures de travail (refus du travail de nuit -p.119 - arythmie du travail en raison de l'existence de primes mensuelles de production, la baisse de rendement au début du mois étant compensé par un emballement dans le dernier tiers du mois, ce qui fiche en l'air tous les plannings, p.124-125).

A notre avis, c'est cette résistance qui commande tout le processus de production et constitue les impératifs réels plus forts que les impératifs venus d'en haut. C'est elle qui conduit les dirigeants à transgresser, qui brise les cadres planificateurs les plus rigides. Elle exprime tout bonnement la lutte de classe dans la société capitaliste russe. La brève analyse de la société russe, uniquement sous l'angle des rapports de production, ne nous apprend rien quant au fond; nous savions déjà depuis longtemps que la société russe était une société d'exploitation. Mais il est un problème particulièrement confus et qui touche à la fois les capitalismes occidentaux et ceux qui se réclament du marxisme ou de l'anarchisme. C'est celui de la nature de la société russe: communiste, socialiste? cette qualification qui permet souvent de condamner en bloc (parce que les russes prétendent s'en servir) toute référence à une méthode d'analyse des structures économiques et des rapports de classe. Le paradoxe de ce bouquin est que c'est un économiste "bourgeois" qui arrive à faire ressortir de la manière la plus lapidaire d'identité de deux sociétés que beaucoup continuent d'opposer parce que cela sert ou bien leur propagande ou la simplicité de leurs schémas, ou masque leur refus de plonger dans la complexité des faits économiques et sociaux.

Nous reviendrons peut-être sur ce problème, mais c'est un travail long et difficile, qui touche plus le passé que le présent: celui du caractère même de la révolution russe de 1917; les illusions feintes ou réelles sont innombrables. Ce qui nous paraît plus urgent et, c'est ce qui nous a conduit à cette longue analyse c'est de savoir quels sont les rapports réels économiques et sociaux en Russie actuellement, débarrassés de tout le fatras idéologique qui ne trompe que ceux qui veulent être trompés. Ce petit livre nous en a fourni l'occasion.

Le socialisme ne peut-être que la gestion de la production par les travailleurs eux-mêmes. Des conseils ouvriers, drapeau trompeur des bolcheviks de 1917, immolés finalement dans l'écrasement de Cronstadt, il ne reste qu'une "participation" plus que symbolique, l'essence même de la mystification soviétique:

" Outre les suggestions individuelles, la forme la plus courante de la participation des travailleurs à la vie de l'établissement est la réunion de productivité. Il existe trois types principaux de ces réunions : réunion de tous les employés d'un atelier ou même de l'usine entière

"réunion des"travailleurs actifs", enfin réunion du personnel de l'atelier ou de l'usine sous l'égide du Parti Communiste" (page 104).

"L'idéologie soviétique affirme que la Russie est la "patrie des travailleurs" et que par conséquent, ceux-ci sont de véritables propriétaires qui ont parfaitement le droit de savoir si tout va bien dans l'établissement.. Comme cela se produit généralement en un tel domaine, des forces plus puissantes que la seule idéologie sont en jeu pour encourager la coopération des travailleurs. Les dirigeants communistes ont plusieurs dizaines d'années d'avance sur nos experts en relations humaines dans leur ferme conviction que la participation est un des moyens les meilleurs d'améliorer le moral et par conséquent le rendement ". (page 105).

Les conseils ouvriers sont des comités de productivité !

Admiration béate de technocrate devant une machine meilleure que la sienne. Peut-être. A coup sûr pourtant une structure de domination des individus beaucoup plus subtile que celles des sociétés capitalistes occidentales empêtrées dans leurs origines "capitalistes". Mais il n'y a aucune raison de penser que cette mystification durera et ne rencontrera pas de résistances. A mesure que la classe dirigeante se détache, prend du pouvoir, se fixe, le problème de la gestion se trouve posé à travers les revendications ouvrières les plus élémentaires. Ce que nous avons cité de la bataille pour les normes contredit les louanges données à la "participation" Et la révolution et les conseils ouvriers hongrois de 1956 sont là pour nous montrer quelle valeur la classe ouvrière accorde aux mystifications quand elle lutte ouvertement contre la classe qui l'exploite.

oooooooo